

nombreux qu'à l'ordinaire, je demande la permission d'introduire ici quelques-uns des domestiques.

— Faites, ma chère Travanet, dit la princesse : je n'ai rien à vous refuser, d'autant plus qu'une nouvelle romance de vous est le cadeau le plus charmant que l'on puisse m'offrir.

Elle s'assit en face de la toile éclairée ; les dames se rangèrent autour d'elle ; les domestiques, entrant sur la pointe des pieds, se placèrent au fond du salon, et Mme Travanet se mit au clavecin.

Elle chanta la romance du *Pauvre Jacques* son chef d'œuvre, ce chant triste et doux, chant d'amour et de regrets, qui exprime si bien la douleur de l'âme séparée de ce qu'elle aime, et qui, restée seule, souffre exilée, même dans sa patrie.

Tandis qu'elle finissait le dernier couplet et que des soupirs étouffés trahissaient l'émotion des auditeurs, une ombre svelte apparut sur la toile : c'était une jeune et grande fille, aux longues tresses, vêtue d'une jupe courte et d'un étroit corset, et portant sur la tête une corbeille de fleurs.

— *Es ist ! mein Gott ! es ist meine liebe Nettchen ! mein Gott !* C'est elle, mon Dieu ! c'est ma chère Toinette ! cria Jacques.

Et il tomba roide sur le parquet.

— Qu'avez-vous fait ? s'écria la princesse quel jeu cruel ! ô Travanet, vous avez tué le pauvre Jacques !

On apporta des lumières, on releva Jacques, et bientôt les soins des assistants le ranimèrent. Mais la personne la plus empressée à le secourir et qui y réussit le mieux, ce fut l'ombre charmante, ce fut Nettchen Grütyl, la fiancée de Jacques, que le comte d'Artois avait envoyé chercher à Fribourg, et qui était arrivée le jour même avec sa mère.

Tout s'expliqua. Huit jours après, Jacques et Nettchen furent mariés à l'église de Montreuil, en présence de Madame Elisabeth.

Ils servirent et aimèrent jusqu'à la fin l'angélique princesse. — Mais ne me demandez pas de continuer leur histoire.

Je m'arrête... et c'est un échafaud qui me barre le chemin !

JULIE LAVERGNE.

